

## Cheikh Shaarawi, star de l'islam électronique ”

Yves Gonzalez-Quijano

► **To cite this version:**

Yves Gonzalez-Quijano. Cheikh Shaarawi, star de l'islam électronique ”. Réseaux, La Découverte, 2000, 18 (99), pp.239-253. halshs-00654129

**HAL Id: halshs-00654129**

**<https://halshs.archives-ouvertes.fr/halshs-00654129>**

Submitted on 21 Dec 2011

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## CHEIKH SHAARAWI, STAR DE L'« ISLAM ELECTRONIQUE »

Yves GONZALEZ-QUIJANO

En dépit de son impressionnant développement, la galaxie des études sur les nouvelles technologies de l'information et de la communication (NTIC) conserve plus d'un trou noir susceptible de plonger l'observateur dans des abîmes de perplexité. En effet, à quelques exceptions près, on ne peut que constater l'absence d'intérêt pour l'impact des NTIC dans les pays du monde arabe où les priorités de la recherche vont souvent à une interrogation étroitement instrumentalisée, essentiellement autour de la menace politique que feraient peser les oppositions dites « islamistes » se revendiquant d'une légitimité religieuse. Mais si l'on constate aussi peu d'études sur les transformations, pourtant considérables, à l'œuvre dans le domaine des NTIC, y compris dans les secteurs *a priori* indifférents, voire réfractaires, à toute évolution, c'est la faute à l'orientalisme, même « modernisé ». En effet, celui-ci préfère rester fidèle à sa posture originelle, confinant son objet d'étude, l'«Orient», dans les strictes limites d'une altérité totalement étrangère aux catégories et aux outils de la modernité occidentale.

L'étude de cas présentée ci-dessous voudrait au contraire montrer comment, d'une manière qui n'est paradoxale qu'en apparence, les pratiques religieuses de l'islam, si souvent présenté(es) comme passéiste(s) et archaïque(s), constituent au contraire un des vecteurs les plus puissants de la diffusion des NTIC dans les sociétés arabes contemporaines. Entamée dans le contexte de l'ouverture économique décidée par Sadate durant la seconde moitié des années 1970, entraînant la modernisation brutale des industries culturelles égyptiennes les plus puissantes de la région avec leurs rivales libanaises, la trajectoire de cheikh Shaarawi<sup>1</sup> est véritablement emblématique de cette évolution. Omniprésent, non seulement sur les écrans de la télévision égyptienne, grâce à des interventions plus que quotidiennes en période de ramadan au cours d'émissions largement reprises par de multiples chaînes arabes, satellitaires ou non, mais également sur tous les autres supports de reproduction modernes (cassettes audio puis vidéo et aujourd'hui images numérisées sur disques cédéroms), sans oublier les médias plus traditionnels comme la presse et le livre, celui que tout destinait, jusqu'au début des années 1950, à rester un modeste fonctionnaire dans une institution religieuse de province s'est trouvé promu, à partir des années 1970, au rang de véritable vedette de la vie publique. A ce titre, son portrait est venu s'ajouter, dans les bazars populaires, aux deux héros du panthéon arabe moderne : la chanteuse Oum Koulthoum et le président Gamal Abdel Nasser. A l'image de ces deux figures emblématiques qui continuent, près de trente ans après leur mort, à hanter la mémoire populaire, ses funérailles, comme en écho au rituel millénaire des anciens Égyptiens, ont déplacé plus d'un million de personnes jusqu'au petit village de Daqadous dans le delta du Nil.

*Min al-qarya ila al-aalamiyya* (Du village à la mondialité - ou encore « universalité »), tel est le titre d'un ouvrage dans lequel un disciple (mourid) de cheikh Shaarawi s'efforce de retracer l'itinéraire de son maître en le situant, de manière quelque peu naïve, dans le contexte de la globalisation des échanges modernes. Comme bien d'autres du même genre, ce texte<sup>2</sup>, écrit du vivant de cheikh Shaarawi, se caractérise par un ton ouvertement apologétique qui peut étonner l'observateur étranger mais qu'il convient de replacer dans le cadre d'une tradition bien attestée, en particulier dans l'islam populaire, celle des biographies des saints hommes. Fort heureusement, il n'est pas nécessaire de s'en tenir à ce seul texte proche de l'hagiographie. A partir de nombreux articles dans la presse, ainsi que des ouvrages qui lui ont été consacrés, pour certains ouvertement

---

<sup>1</sup> Pour cet article, on a choisi ici de ne pas retenir un des systèmes de translittération en usage pour s'approcher, autant que possible, de la prononciation et/ou de l'orthographe usuelle.

<sup>2</sup> HASSAN, 1990.

critiques<sup>3</sup>, sans parler des notices biographiques disponibles sur des sites internet tel que celui de l'université Al-Azhar, il est possible de reconstituer, de manière assez complète, l'itinéraire de celui qui restera sans doute comme le pionnier de la prédication musulmane à l'ère de l'électronique.

### CHEIKH SHAARAWI, 1911-1998

Cheikh Shaarawi est né le 15 avril 1911, dans le petit village Mit Ghamr dans la région du delta du Nil. Appartenant à une modeste famille de paysans, il manifeste un goût prononcé pour la littérature et la langue arabes et commence à écrire des poèmes, de facture classique, dès l'âge de 17 ans. Ses premières œuvres, compositions de circonstance à la gloire de telle ou telle célébrité de l'époque ou sur des thèmes convenus, seront publiées en 1932. Suivant une filière bien souvent suivie par les éléments les plus doués issus de l'Égypte rurale (filiale brillamment illustrée par Taha Hussein, petit aveugle d'une modeste famille de Haute-Egypte qui deviendra ministre de l'Instruction publique après la Seconde Guerre mondiale<sup>4</sup>) cheikh Shaarawi se rend au Caire, à al-Azhar, où il obtient le diplôme supérieur de la faculté de lettres en 1941, sans laisser le souvenir d'un étudiant particulièrement brillant. (Après cette date, l'« écrivain<sup>5</sup> » le plus lu dans le monde arabe et dans nombre de pays musulmans cessera, de son propre aveu, toute lecture, hormis celle du Coran !) Il entame à partir de cette époque une carrière assez ordinaire d'enseignant, dans plusieurs villes secondaires d'Égypte - Tanta, Alexandrie, Zagazig - avant de tenter, sur les ondes de la radio égyptienne, une première expérience qui tourne court car sa voix rocailleuse, aux intonations paysannes, n'est pas jugée assez radiophonique à l'époque !

Le chemin qui le mènera à la célébrité est donc loin d'être encore tracé quand cheikh Shaarawi, au début des années 1950, quitte l'Égypte pour l'Arabie Saoudite afin d'enseigner dans la toute nouvelle faculté de droit musulman de La Mecque. Il y restera treize ans avant de se rendre en Algérie, durant quatre années. Il reviendra à l'Université Abdul-Aziz de La Mecque en 1970 (ce sera d'ailleurs l'unique cas d'un professeur invité renouvelé sur son poste). A son retour, avec succès mais d'une manière qui n'a rien d'exceptionnelle, cheikh Shaarawi gravit peu à peu les échelons de la hiérarchie religieuse. Il est nommé responsable de la prédication (*daawa*) au ministère des Waqfs<sup>6</sup> en 1961, inspecteur général d'arabe à al-Azhar en 1962, directeur de cabinet du recteur, toujours à al-Azhar, en 1964, administrateur général de la même université, en 1975.

Les années 1976-1977, et plus précisément les mois qui encadrent les émeutes du pain en janvier 1977, voient la première véritable apparition de cheikh Shaarawi sur la scène publique. Nommé ministre des Waqfs par Anouar el-Sadate (il occupera cette fonction entre novembre 1976 et décembre 1978 et affirmera conserver un souvenir mitigé de cette expérience), cheikh Shaarawi entame alors l'immense carrière télévisée qu'il poursuivra jusqu'à sa mort, le 17 juin 1998. Associé aux membres fondateurs de la très puissante Ligue du monde arabe (*Rabitat al-aalam al-arabi*), cheikh Shaarawi occupera également différentes fonctions officielles, plus ou moins honorifiques : membre de l'Académie des sciences islamiques et du Conseil consultatif en 1980, membre de l'Académie de la langue arabe en 1987, docteur *honoris causa* de plusieurs universités du monde arabe et musulmane.

Étroitement lié au régime sadatien, cheikh Shaarawi a dû payer le contre-coup de ses relations politiques et connaître, en particulier en 1981, une relative mise à l'écart. En dépit des protestations de son propre lobby médiatique, son temps de parole à la télévision est alors graduellement diminué. Toutefois, le personnage est déjà trop puissant et trop populaire pour être totalement mis à

---

<sup>3</sup> Cf. en particulier, HASSAN, 1984 ; ZAKARIA, 1986 ; JALAL, 1990.

<sup>4</sup> HUSSEIN, 1984.

<sup>5</sup> Sur le sens qu'il faut donner aux guillemets, cf. *infra*.

<sup>6</sup> Ministère chargé de l'Administration des biens de main-morte légués à titre d'action pieuse.

l'écart. Et cela d'autant plus que les fluctuations de la politique officielle, sous Moubarak, lui permettent, assez rapidement, de retrouver un rôle, et un temps de parole sur les écrans égyptiens, plus conformes à son indéniable popularité. En effet, confrontées à une opposition islamiste qui est loin d'avoir perdu toute sa vigueur, les autorités officielles, en parallèle à une politique « classique » de répression, mettent en avant cheikh Shaarawi, en même temps que d'autres personnalités publiques dont la légitimité religieuse ne saurait être mise en doute, pour se doter à bon compte d'une caution morale susceptible, à leurs yeux, de leur permettre de gagner l'appui de larges fractions de la population égyptienne, sensibles aux thèses islamistes mais hostiles à ses manifestations les plus radicales.

Cette fonction politique trouve une illustration parfaite dans la scène qui se déroula devant l'Université al-Azhar, le 1er janvier 1989, en pleine période d'agitation politique, sur fond d'attentats extrémistes : réunie sur la place al-Hussayn, une foule impatiente, composée en grande majorité de jeunes gens, attendait ce jour-là une déclaration des principales autorités religieuses du pays. Se frayant un chemin à travers les rangs serrés des spectateurs, cheikh Shaarawi rejoignit les principaux dignitaires religieux de l'époque - al-Qardhawi, al-Ghazzali, M. al-Tayyib Najjar, lesquels l'attendaient depuis un bon moment déjà- afin de donner lecture du communiqué conjoint condamnant solennellement ceux qui prétendraient avoir le droit d'excommunier (*takfir*) d'autres musulmans. C'est encore cheikh Shaarawi qui se rendit à Assiout, avec Muhammad al-Ghazzalî, un disciple de Hassan al-Banna, le fondateur des Frères musulmans, pour dialoguer avec les extrémistes interpellés par les autorités égyptiennes et contribuer à désamorcer la tension.

Néanmoins, les interventions publiques de cheikh Shaarawi ne se limitent pas au seul domaine politique. Ainsi, lors de la faillite brutale de diverses sociétés islamiques de placement de fond, à la charnière des années 1990, il put jouer, presque officiellement, un rôle de médiateur entre les petits porteurs spoliés de leurs économies et leurs débiteurs (on a beaucoup parlé, à cette époque, de ses relations avec certains représentants de la haute finance islamique : Tareq Abu Hussayn, le fondateur de la société Houda Misr, les frères Rayyan, mais aussi la banque Faysal al-islami).

Les controverses suscitées par certaines de ses déclarations fracassantes (par exemple à propos des actions de grâce qu'il aurait récitées à l'occasion de la défaite égyptienne de juin 1967, face à l'armée israélienne), ou même les polémiques qui l'ont régulièrement opposé à certains intellectuels - l'éditorialiste Baha Eddine en avril 1982, les écrivains Tewfiq al-Hakim et Yousef Idriss ainsi que l'essayiste Zaki Naguib Mahmoud un an plus tard, le philosophe Fouad Zakaria et la féministe Nawal Saadaoui en 1987, pour ne citer que quelques noms ! - furent loin d'affecter la notoriété de cheikh Shaarawi. Au contraire, elles ont contribué à mettre en évidence l'autorité morale qu'il incarnait aux yeux d'une large majorité de la population égyptienne se reconnaissant volontiers dans cette interprétation de l'islam, à la fois populaire (voire populiste) et ouvertement traditionaliste. Fort de cet appui, cheikh Shaarawi aura conservé, jusqu'à sa mort, son emprise sur les médias arabes. Malgré les fluctuations politiques, avec notamment une redéfinition de l'attitude officielle vis-à-vis des questions religieuses et l'amorce, au milieu des années 1990, d'une contre-offensive libérale<sup>7</sup>, le quasi monopole dont il a pu bénéficier à certains moments dans un domaine, celui de la communication religieuse, où la concurrence est pourtant rude, n'aura jamais été remis en question. Mieux, en dépit de vigoureuses protestations, la star de l'« islam électronique » aura réussi à installer son fils à la tête de l'Académie des recherches islamiques (*Majma' al-bouhouth al-islamiyya*), une institution dont la tutelle pèse de plus en plus lourdement sur de nombreux acteurs de la scène médiatique et culturelle.

---

7 GONZALEZ-QUIJANO, 1998.

## LA CONSTRUCTION D'UNE IMAGE MEDIATIQUE

Pourtant, si l'on s'en tient à son contenu, le discours de cheikh Shaarawi n'a guère brillé par sa profondeur ni même par son originalité. Du point de vue de la seule exégèse religieuse, d'autres noms, dans la ligne illustrée par Hassan al-Baqouri par exemple, présentaient des références plus solides. Sa popularité ne s'explique pas seulement non plus par le succès que rencontrent les thèses d'inspiration islamiste auprès de la population égyptienne ; dans ce domaine, bien d'autres prédicateurs, à l'image de cheikh Abdel-Hamid Kishk, ont exploité avec davantage de succès ce registre. Comment expliquer, par conséquent, que cheikh Shaarawi soit devenu une des figures les plus populaires en Égypte et même dans le monde arabe ?

Le secret de cette réussite réside tout entier dans la formule d'un journaliste égyptien, Omar Abdel-Kafi : pour lui, avant d'être le cheikh de la parole, cheikh Shaarawi fut avant tout celui de l'image. Ainsi, et jusqu'à la fin des années 1970, les représentations de cheikh Shaarawi montrent un homme de religion que rien ne distingue des autres, hormis une maigreur ascétique presque inquiétante. Si l'on examine des images plus récentes, le contraste est évident : le regard vaguement illuminé a fait place à la rondeur bonhomme d'un aimable vieillard. L'anonymat de la coiffure traditionnelle souvent adoptée par les hommes de religion s'est effacé devant l'emblème de cheikh Shaarawi, le petit bonnet blanc, la *taqiya*, trouvaille télégenique qui fonctionne comme une véritable signalétique médiatique.

A l'époque où le président Sadate exploitait lui-même le registre populaire de ses origines modestes, cheikh Shaarawi a fixé son image auprès de son public, en se dotant en particulier d'une allure rassurante : la *gallabiyya* traditionnelle, cette sorte d'ample robe de coton en faveur dans les campagnes égyptiennes, venait redoubler physiquement la saveur d'une rhétorique volontiers populaire. Cheikh Shaarawi ne se confondait pas avec les figures austères et lointaines de l'institution religieuse ; c'était un vrai savant (*aalim*) mais qui n'avait pas perdu pour autant ses racines paysannes. Avec cet homme de culture villageoise, ce religieux aux goûts simples qui payait de sa personne pour chasser les djinns du corps d'un envoûté, il n'y avait qu'à se laisser guider doucement par la magie d'une parole familière à la redécouverte des vérités premières et éternelles.

Qu'il s'agisse ou non du résultat d'une stratégie adoptée en pleine connaissance de cause, il reste que l'ensemble du discours public de cheikh Shaarawi, c'est-à-dire autant sa parole que son apparence physique, faisait système par rapport à l'image qu'il donnait de lui-même. A chaque fois, les innombrables articles ou reportages qui lui étaient consacrés reprenaient la même mise en scène, les topos invariables du aamm Shaarawi, « oncle » Shaarawi comme on appelle familièrement en Égypte une personne d'un certain âge à qui l'on témoigne ainsi de son respect et de son affection : comment il préférait à son appartement de Garden City, quartier « chic » d'origine coloniale dans le centre ville, une modeste demeure à côté de la mosquée al-Hussayn dans le vieux Caire chanté par Naguib Mahfouz ; ou encore la natte toute simple sur laquelle il faisait sa prière ; les voisins et les disciples qui se mêlaient familièrement, bien que respectueusement, à la discussion ; le défilé des visiteurs venus recevoir les aumônes qu'il distribuait généreusement ; et enfin, le repas pris en commun qui clôturait, presque inévitablement, chaque rencontre un peu prolongée. Cheikh Shaarawi n'hésitait pas à accentuer la personnalisation de cette image : comme les vedettes des médias, il acceptait de parler de lui-même, en plaçant toutefois les limites convenables à son personnage. D refusait ainsi de s'étendre sur certaines choses futiles, de nature presque répréhensible (son équipe de football favorite par exemple), mais n'hésitait pas à livrer quelques détails de sa vie intime, son goût pour la cuisine, ses aliments préférés (foul et *baydâ*, fèves écrasées accompagnées d'un fromage de pays, le repas classique du fellah égyptien).

Mais cheikh Shaarawi n'était pas seulement une image, c'était aussi une voix, une parole, un style. Qu'il s'agisse d'émissions télévisées ou d'entretiens dans la presse, on retrouve invariablement dans

ses interventions la même attention aux possibilités et aux contraintes des médias modernes. Chaque fois qu'il le pouvait, cheikh Shaarawi imposait ses propres réalisateurs, tels Abdel-Munim Shamrouh, et ses journalistes, recrutés parmi ses fidèles. Sur le plan purement visuel, l'étendue du registre d'expression était exceptionnelle. Là encore, l'apparence extérieure, l'expérience sensitive de la réception du message, redoublaient la structuration interne du discours. A rebours des causeries religieuses en vigueur jusqu'à lui, figées dans une austérité désespérante, l'homme était perpétuellement mobile. L'agilité des mains sans cesse en mouvement mettait en valeur la très grande expressivité des traits. Aux mannequins immobiles qui débitaient leur texte sur l'écran télévisuel, cheikh Shaarawi administrait la leçon d'une gestuelle fluide : c'était l'ensemble du corps qui se penchait en avant, se tournait à droite et à gauche pour souligner une question, se recalait en arrière pour asséner l'argument final d'une démonstration.

La mise en scène du discours concourait naturellement aux mêmes effets. A la situation classique de la *khoutba*, prône durant lequel le prédicateur est nettement délimité de son public par le minbar, l'équivalent de la chaire, cheikh Shaarawi préférait le cadre de la leçon à l'ancienne, celui de la *halqa*, le cercle d'étudiants, de disciples, qui entourent le maître à peine séparé des participants par une mince estrade sans nulle décoration. Sur les enregistrements, de nombreux plans montrent l'orateur tel que le percevait le public. Assis, son visage était dérobé à la vue des fidèles lorsqu'il passait au livre sacré (en général posé sur les genoux) qu'il lisait en respectant, bien entendu, le registre de la langue classique (*fousha*). La lecture achevée, l'orateur plongeait à nouveau son regard dans celui de ses auditeurs, croisant ainsi l'objectif de la caméra, et entreprenait d'assurer la transmission du texte sacré en utilisant, cette fois-ci, le registre de la parole quotidienne, très fortement marquée par le dialectal, illustrée d'exemples tirées de la vie ordinaire.

Cheikh Shaarawi s'inscrivait dans la tradition classique, fidèle à la lettre du Coran, mais il occupait au sein de ce courant une position particulière que l'on peut caractériser par le souci de se démarquer d'un islam institutionnel et érudit en cultivant une approche « populiste ». Il se plaisait ainsi à répéter qu'il ne faisait pas œuvre d'exégète mais qu'il livrait à ceux qui voulaient l'écouter « ses réflexions à propos du Coran ». Ses commentaires étaient aussi peu chargés que possible de toute référence savante et procédaient au contraire, soit par allusions à la réalité moderne à l'aide d'exemples tirés de la vie quotidienne, soit à partir d'arguments tirés de la Tradition prophétique (la *sounna*), dans ce qu'elle a de plus connu. Et même, cheikh Shaarawi n'hésitait pas à utiliser certains textes proches d'une tradition médiévale soufie, aux relents quelque peu sulfureux pour l'islam officiel, tels que les visions prophétiques d'al-Nafissi.

## UN « PRODUIT » A DECLINAISONS MULTIPLES

Partisan déclaré d'une interprétation de l'islam ouvertement traditionnelle, avec des déclarations sans appel à propos de nombreuses questions de société, telles que la tenue (décente) recommandée à toute honnête musulmane, cheikh Shaarawi n'en possédait pas moins, de façon flagrante, une compréhension parfaite du circuit moderne de la communication. Associée à son indéniable télégenie, cette profonde intelligence des règles qui régissent la production et la diffusion des biens culturels dans une économie de consommation de plus en plus organisée autour des grandes industries culturelles, constitue probablement la meilleure explication possible d'un succès médiatique pratiquement sans égal. D'ailleurs, lors de ses débuts, la télévision a joué un grand rôle en particulier dans le succès d'une icône (forcément religieuse !) que l'on jurerait créée pour elle. Nombre d'observateurs, qu'ils soient favorables à la star de l'islam électronique ou critiques vis-à-vis de son influence, s'accordent ainsi pour faire remonter sa percée médiatique à la réalisation d'un programme télévisé extrêmement célèbre au début des années 1970, *Nour aala nour* (« Lumière sur lumière » - l'allusion visuelle du titre est à noter), une émission animée par un personnage clé des médias islamiques, Ahmad Farāj, qui sera pendant douze années le Secrétaire général de

l'Organisation de la diffusion islamique créée, en 1975, à Jeddah.

Néanmoins, si la rhétorique religieuse était magistralement adaptée à l'essor des NTIC, dans lesquelles l'image joue un rôle prépondérant, il n'est pas sans intérêt d'observer comment le célèbre prédicateur a accompagné une autre « révolution », celle du mot imprimé, domaine qui révèle l'impact de cet homme des médias sur le marché culturel et l'étendue de son influence sur l'opinion publique, non seulement en Égypte mais également dans l'ensemble du monde arabe et islamique. Après avoir débutée, à la fin des années 1970, dans une petite maison d'édition marginale proche des milieux islamistes, Dar al-muslim, la diffusion des œuvres de cheikh Shaarawi est désormais assurée par les éditeurs les plus importants sur le marché du livre égyptien, et arabe. Alors que la diffusion d'un ouvrage ordinaire culmine bien souvent à 3 000 exemplaires, 20 000 pour un réel succès de librairie voire 50 000 pour quelques best-sellers, certains livres du prédicateur télévisuel ont été diffusés, en Égypte, à près de 250 000 exemplaires par un éditeur qui dépend directement du secteur public<sup>8</sup>. A cela, il faut ajouter encore tous les livres à propos de cheikh Shaarawi, reprises d'articles publiés dans la presse, eux-mêmes retranscrits à partir d'émissions télévisées, à l'image des entretiens de Cheikh Shaarawi avec Tarek Habib, journaliste et producteur d'une série d'émissions coachetées, au début des années 1990 par les télévisions égyptienne et koweïtienne<sup>9</sup>. Enfin, le phénomène ne se limite pas à l'Égypte : à en croire une sorte de Who's who égyptien, une publication officielle du ministère de l'Information au Caire, les Saoudiens auraient imprimé à la fin des années 1980 quelque six millions d'exemplaires (cinq en langues étrangères et le reste en arabe) d'une des œuvres de cheikh Shaarawi, un ouvrage de droit musulman sous forme d'encyclopédie à l'usage de l'honnête homme.

Les nombreuses publications de cheikh Shaarawi, tout aussi largement diffusées par les acteurs du secteur privé qui ne se font pas faute d'exploiter cette manne éditoriale, sont souvent accompagnées d'une mention autographe certifiant leur authenticité et rappelant que les recettes vont à telle ou telle organisation charitable. Les enregistrements, pourtant diffusés dans les circuits commerciaux officiels ou parallèles, et notamment l'imposante série de 90 cassettes audio, d'une durée de 90 minutes chacune, précisent que « les droits d'impression appartiennent à tous les musulmans » (ce qui n'est pas forcément le cas des cassettes vidéo à propos desquelles la chronique égyptienne a gardé la mémoire de conflits commerciaux, en 1993 notamment). Pour les admirateurs de cheikh Shaarawi, il s'agit d'une manifestation supplémentaire de la générosité de cet homme de religion, authentiquement désintéressé ; quant à l'observateur du marché culturel arabe, où toute tentative de s'opposer au piratage tant imprimé qu'audiovisuel est vouée à l'échec, il est tenté d'y voir davantage la marque d'un gestionnaire avisé, capable de lâcher du lest en aval, où toute intervention est impossible, pour mieux consolider ses positions en amont, directement auprès des industriels de la culture : les grandes chaînes de télévision, les groupes de presse dotés de maisons d'édition et les pionniers d'une édition électronique qui semble dotée d'un avenir assuré si l'on en croit l'effort commercial, et la diffusion, des premières collections de cédéroms religieux parmi lesquelles les œuvres de cheikh Shaarawi se taillent la part du lion<sup>10</sup>.

La grande force de cheikh Shaarawi fut d'avoir été capable, non seulement d'exceller sur chacun de ces différents supports - plateaux télévisés, cassettes audio et vidéo, presse et magazines populaires,

---

<sup>8</sup> Chiffres atteints durant le printemps 1990 par plusieurs volumes la collection publiée par la société d'Etat Akhbâr al-yawm. Intitulée « la bibliothèque islamique de cheikh Shaarawi », elle devait comprendre 28 titres. Selon AL- Akhbâr (27/05/1985), une série intitulée *Moujizat al-qurân* (« Miracles du Coran ») aurait réalisé au début des années 1980 un chiffre de diffusion comparable. Sur la publication et la diffusion de ce type d'ouvrages, voir GONZALEZ-QUIJANO, 1990.

<sup>9</sup> HABIB, 1989, texte publié en feuilleton dans l'hebdomadaire *Nûr* en février 1989.

<sup>10</sup> Dans une économie qui souffre, plus encore qu'ailleurs, du piratage, la nature religieuse des produits diffusés (et vendus) n'est pas sans importance. En effet, les mêmes barrières morales, qui feront hésiter un imprimeur sans scrupules à piller les éditions imprimées de certains textes - que l'on pense au Coran par exemple - jouent également pour le support numérique par ailleurs plus difficilement reproductible, jusqu'à une date très récente tout au moins.

collections éditoriales bon marché destinées au grand public - mais également d'avoir su leur imposer, à chaque fois, son style propre, immédiatement reconnaissable. Aucun autre auteur n'a su comme lui surmonter les barrières qui entravent la diffusion des messages imprimés sur support papier, celles du livre notamment, particulièrement rigides, pour faire de cet objet culturel, dans les faits réservé à l'élite, un produit totalement renouvelé. Échos imprimés d'une parole intime et familière, rédigés très largement en dialectal égyptien et accompagnés de gravures sur le mode de la presse populaire, jouant de toutes les récentes possibilités graphiques de l'édition assistée par ordinateur tout en demeurant à un coût raisonnable, les petits livres qui reprennent les interventions de cheikh Shaarawi délaissent le réseau des librairies traditionnelles et trouvent, avec les cassettes, un abondant public sur les stands improvisés, à même le trottoir, au coin des rues passantes ou aux portes des mosquées.

## LES TROIS AGES DE L'ISLAM MEDIATIQUE

Si la « toile médiatique » où viennent se prendre par millions les auditeurs de cheikh Shaarawi est bien loin de négliger le support écrit, il est malgré tout frappant de constater que celui-ci est utilisé dans ses modes les plus simples (l'interview de presse et le livre d'entretiens), et les plus proches de l'oral. S'adaptant, au fur et à mesure de leur évolution aux nouvelles techniques, le célèbre prédicateur aura traversé son époque, passant ainsi de « l'islam vocal » des cassettes, diffusées dans les microbus et les taxis au début des années 1970, durant les premiers temps de la transformation du système médiatique et culturel dans le monde arabe, à « l'islam télévisuel », caractéristique des années 1980, avec, depuis les années 1990, les premiers signes d'une coopération véritablement transnationale, en particulier avec les premières télévisions satellitaires telles que MBC à Londres. Seule la mort l'aura empêché d'accompagner jusqu'à son terme une autre mutation, celle de l'« islam électronique » et des messages numérisés.

Pourtant, replacée dans la perspective d'ensemble d'une carrière qui aura embrassé les trois âges de la communication religieuse dans le monde arabe contemporain, « islam vocal », « islam télévisuel » et « islam électronique », cette expérience apporte du crédit à ceux qui interprètent les évolutions actuelles, dans cette région, comme le retour d'une parole longtemps recouverte par l'unique légitimité de l'écrit. Si les messages - et non pas seulement les textes - de cheikh Shaarawi continuent à connaître une telle diffusion, c'est sans doute parce que la lecture sur écran n'est plus autant prisonnière du quadrilatère de papier imprimé et autorise davantage des parcours plus proches des associations de la parole vive, à laquelle le son numérisé contribue encore à l'associer davantage.

## REFERENCES

- EDWARDS D. (1995), « Print Islam: Media and Mass Revolution in Afghanistan », *Anthropological Quarterly*, 68, n° 3.
- EICKELMAN D. (1989), «National Identity and Religious Discourse in Contemporary Oman », *International Journal of Islamic and Arabic Studies*, 6.
- EICKELMAN D. (1992), «Mass Higher Education and the Religious Imagination in Contemporary Arabic Societies », *American Ethnologist*, 19.
- GONZALEZ-QUIJANO Y. (1990a), «La littérature de trottoirs et l'invention du livre islamique », *Les Cahiers de l'Orient*, n° 4.
- GONZALEZ-QUIJANO Y. (1990b), « Politiques culturelles et industrie du livre en Egypte », *Maghreb-Machek*, n° 127.
- GONZALEZ-QUIJANO Y. (1998), *Les Gens du livre. Edition et champ intellectuel en Egypte*, Paris, CNRS Editions.



- HABIB T. (1989), *Min al-alif ilâ al-yâ', al-hiwâr al-talfizyûni al-kâmil*, Le Caire, al-Markaz al-'arabî al-hadîth.
- HASSAN A. (1984), *Lâ, ya fadhilat al-cheikh al-Shaarawi*, Le Caire, Dar al-fikr alarabi. HASSAN M. (1990), *Al-shqykh al-Shaarawi min al-qarya ila al-aalamiyya*, Le Caire, Maktabat al-tourath al-islami.
- HUSEIN T. (1929), *Kitâb al-ayyâm*, Le Caire, Le Livre des jours, Paris, Gallimard, collection l'Imaginaire, 1984.
- JALAL M. (1990), *Lâ, ya cheikh al-Shaarawi*, Le Caire, Mataabi al-ahram altijariyya. JANSEN J. (1986), *The Neglected Duty*, New York, Macmillan.
- ZAKARIA F. (1986), *Al-haqiqa wal-wahm fil-haraka al-islamiyya al-mouasira*, Le Caire, Dar al-fikr lil-dirasat.